

# LE GAZETIN DE MADRID



II ANNÉE REVUE INTERNATIONALE HEBDOMADAIRE NUM XI

PRIX DE LA SOUSCRIPTION  
Madrid et provinces— Un an..... 10 francs.  
» — Six mois... 5 fr. 50 c.  
» — Trois mois. 3 francs.  
On admet le reçu de la souscription en paiement des annonces.

BUREAUX: CABEZA, 9, MADRID  
Deux exemplaires d'un livre remis à la rédaction donnent droit à l'annonce gratis ou à une place dans nos revues bibliographiques.  
Annonces à prix modéré et conventionnel.

PRIX DE LA SOUSCRIPTION  
France et Portugal:— Un an..... 12 francs.  
» — Six mois... 7 francs.  
» — Trois mois. 4 francs.  
Pour les autres nations et pour les colonies le port en sus.

LUNDI 15 MARS DE 1880

## HISTOIRE

### II

Ainsi, au moment de la découverte de l'Amérique, l'Espagne, plus civilisée que le reste de l'Europe, par son long contact avec les arabes, semblait devoir dominer le monde, autant par ses armes que par son influence morale. Son glorieux passé lui en donnait le courage; l'or du nouveau continent les moyens.

L'Espagne fut un moment l'arbitre de l'Europe; mais hélas! cette époque fut aussi courte que brillante.

Charles I, étranger à sa patrie, hors de laquelle il avait été élevé, n'en connaissant ni les besoins ni les aspirations, commit la grande faute de laisser diriger l'Espagne par ses conseillers flamands ou allemands qui vinrent ici, non comme des gouverneurs, mais comme des exploiters, faisant dans notre pays ce que nous faisons aux Indes.

La Nation abandonnée, insultée, appauvrie, lasse de souffrir et de se plaindre, en vain se souleva contre un état de choses aussi absurdes, et les *comuneros*, à l'origine de ces luttes sanglantes, combattirent plutôt pour se débarrasser des étrangers que pour réclamer des libertés dont ils n'avaient nulle idée, partant nul besoin.

Cette guerre eut le même mobile que celles des arabes et des français: l'indépendance.

La noblesse s'unit avec l'armée impériale que commandaient les généraux de Charles I. Grâce à cette alliance, la cause populaire fut vaincue. La Nation perdit

ses privilèges, la noblesse son influence, et le roi, comme en France, domina seul sur le pays, érigeant le despotisme en système et étouffant l'initiative personnelle, sous l'étreinte d'une administration servile et trop souvent corrompue.

Lorsque, grâce aux trésors d'Amérique, les guerres générales commencèrent, l'Espagne déjà diminuée d'un dixième de sa population par l'expulsion de Maures, s'épuisa dans une lutte inégale. Charles I, comme Napoléon, préoccupé seulement de sa propre gloire, dur pour la patrie, n'hésita pas à la compromettre dans des entreprises stériles.

Après beaucoup de sang versé, de souffrances et d'or perdu, on ne récolta qu'une gloire contestée et qu'un gain illusoire.

L'Espagne, naturellement brave et désintéressée, se contentait de lauriers mal repartis et courait se faire tuer en Afrique, en France, en Italie, en Allemagne, en Hongrie, servant une cause étrangère quelquefois aux intérêts de son pays.

Pendant ce temps, l'agriculture était perdue, faute de bras; l'industrie périssait sans encouragements, et le commerce complètement nul à l'intérieur, à cause de l'état des chemins, à l'extérieur passait aux mains des étrangers.

Par un double malheur, pendant que l'industrie était à l'agonie, que le commerce n'existait plus, l'or, et c'est là la véritable cause de notre décadence, corrompait les mœurs, développait le luxe, facilitait les guerres, créait des besoins factices auxquels le pays ne pouvait répondre, favorisant ainsi l'industrie étrangère à nos dépens.

Les industriels, les commerçants ruinés, émigraient en

masse au nouveau monde. Ceux qui restaient en Espagne étaient méprisés par une population toute de militaires et de fonctionnaires. C'est ainsi qu'un peuple né pour marcher à la tête du monde, par son caractère et sa civilisation, tomba au dernier rang, victime des richesses et de la facilité avec laquelle il pouvait les acquérir, les armes à la main.

Dans un autre situation géographique, l'Espagne, véritable fille de Rome, par sa foi, son courage et surtout par ses défauts, aurait imposé pour longtemps sa domination à toute l'Europe. Malheureusement ces richesses vinrent trop vite et en trop grande quantité: la Nation, glorieuse par les armes, les sciences et les arts, s'écroula tout à coup, minée par la base, la morale, prouvant une fois de plus par sa chute étonnante que ce qui ne vient pas par le temps, n'est pas respecté par le temps.

Depuis notre décadence, qui date de la fin de la maison d'Autriche, l'Espagne isolée du reste de l'Europe par sa politique, suivait avec peine les progrès sociaux dont la France s'était fait la propagatrice.

Aujourd'hui, notre pays a secoué sa torpeur. Déjà il commence à mêler un autre fois sa voix dans le concert européen, et les nations, étonnées, sentent que bientôt il faudra compter avec la grande patrie des Velazquez, des Murillo et des Pizarre et des Cabral.

Bientôt l'Espagne, supprimant les entraves intérieurs du commerce, les monopoles créés à l'ombre du pouvoir, les fléaux et les scandales de toute nature, verra tendre son budget à une balance si longtemps cherchée; l'influence financière des étrangers diminuera; les capitaux espagnols reprendront confiance; l'administration se purifiera, et notre patrie, régénérée au moral, refaite pécuniairement, reprendra promptement dans le monde le rang glorieux dû au peuple qui fut au moyen âge le berceau de la civilisation et de tous temps la fille aînée et fidèle de l'Eglise.

Foi, valeur, patience. Telle doit être notre devise.

### REVUE THÉÂTRALE

Que de bénéfices, mon Dieu! que de bénéfices! A l'Espagnol, à la Comédia, à la Zarzuela, tantôt pour un auteur, tantôt pour un acteur, quelquefois pour les ouvreurs; car en Espagne, nous n'avons pas la noble profession d'ouvreuse, cette race de femmes extraordinaires, mère, fille, épouse d'acteur, actrice elle-même, qui commence sa carrière, adorée d'une foule de gommeux, et la finit portière, detestée de ses locataires. En France, chaque dan seuse a dans son sac un cordon de sonnette, ou vingt-cinq mille livres de rente. Si elle est pratique, l'actrice peut arriver près du trône; au contraire, si elle est sentimentale, de chute en chute, d'amour en amour, elle descend jusqu'à la loge, quand ce n'est pas jusqu'à l'égoût. C'est triste à dire, mais, c'est comme cela. Sur ce, je commence.

«A tout seigneur, tout honneur.»

Les représentations de l'Opéra sont plus brillantes que jamais. Dans ce théâtre-là tout le monde débute. C'est toujours bien, très bien. Les femmes y sont merveilleusemen-

décolletées, l'orchestre excellent; je dirai même supérieur à celui de Paris. Enfin c'est le théâtre royal, le théâtre à la mode. Bien pauvre sire est le mortel qui comme votre serviteur n'y possède par un fauteuil ou seulement un strapontin. On y a joué *Les Puritains*, *Le Roi de Lahore*. La Violetti, Gayarre et les autres y font les délices des dillettanti.

Tamberlik a résilié son engagement avec M. Rovira, le directeur de l'Opéra. Encore une histoire sous roche. Mystères de Rovira.

A l'Espagnol, une première, *El Angel*, de M. Santero. On a beaucoup critiqué cette pièce; à mon avis, on a eu tort. Ce n'est certainement pas une de ces œuvres magistrales que restent comme prototype d'une époque, mais c'est une production saine, morale, dont les effets sont, il est vrai, un peu cherchés, mais qui émeut et fait pleurer toute la salle, y compris le critique.

C'est bientôt fait d'éreinter une pièce et de trancher de croquemitaine, mais cependant, il faut être juste, et je préfère une pièce honnête à ces productions échevelées qui que..., etc., etc.

La Tenorio, la Marin, MM. Calvo I, II et III, sont très bons: la Tenorio surtout mérite plus d'un bon point et d'un bravo.

L'Apolo a changé sa troupe, et tout fait présumer, que les recettes vont augmenter en raison directe du baromètre, étant donné surtout que *Lo Positivo* est une bonne pièce, bien menée, bien faite, et bien jouée. La Hijosa est peut-être un peu exagérée dans certains passages, mais au diable celui qui s'en plaindrait! Chez cette excellente artiste, tout est bien, même le mal. Aussi charmante que Judith, elle en a le chien, et si l'opéra-bouffe fleurissait dans notre belle patrie, certainement que la Hijosa en serait la meilleure actrice.

A la Comédia, tout est toujours pour le mieux, dans le meilleur des théâtres.

La Tubau, la Valverde, etc., etc., soutiennent toujours leur bonne réputation. La chance veuille que la troupe italienne que l'on dit excellente soit aussi justement et chaudement applaudie, que celle dont elle va prendre la place.

A la *Zarzuela*, une pièce militaire a grand effet. Si ma plume était une grosse caisse et que chaque parole fut un boum, vous auriez une petite idée de la musique. L'histoire est très pathétique: c'est celle de l'entrée des maures en Espagne et de celle de nos aïeux dans la tombe.

Un roi y meurt de rage, une religieuse d'amour, et c'est ainsi que l'on écrit l'histoire. Boum boum boum, en avant la musique.

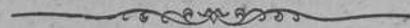
Les décors, j'allais l'oublier, sont très soignés et les costumes du plus grand luxe. Quand tous les seigneurs sont sur la scène, en fermant un peu les yeux et beaucoup les oreilles, on se figurerait jouer au baccarat.

Très *chic* les costumes, et très bien tout le reste.

Un chœur de conspirateurs, qui n'ont pas de collets noirs, a été surtout très applaudi; mais que de zins et de boum pour une scène si petite.

\*\*\*

Pas un livre nouveau à l'horizon. Si ce n'est les Souvenirs et Espérances de Castelar que nous n'analyserons pas de peur d'entrer sur ce terrain de la politique, si dangereux même pour les meilleurs équilibristes.



## ÉCHOS DE L'ÉTRANGER.

Nous recevons de Paris la lettre suivante:

«Paris le 12 mars 1880.

»Cette fois-ci j'aurais, cher directeur, le temps de vous envoyer un long compte rendu, mais la politique absorbe tout. L'article 7 et mille autres choses plus importantes encore font négliger les théâtres.

»A l'Opéra toujours le vieux répertoire.

»A l'Opéra-Comique, une première, *Jean de Nivelles*, en 3 actes, de MM. E. Gouinet et Ph. Gilles, musique de M. Léo Delibes.

»Malgré quelques longueurs, on en dit le meilleur bien, et quelques coupures intelligentes en feront une pièce à succès.—Z.»

Un grand mouvement se produit en Italie en faveur du projet de l'*Exposition industrielle* à Milan en 1881. La commission organisatrice vient de recevoir un télégramme lui annonçant que le conseil des ministres a décidé à l'unanimité que le gouvernement donnerait son appui à ce projet. Le roi Humbert accorde son patronage. *La Perseveranza* publie une première liste de souscriptions s'élevant à 388.600 livres italiennes.

L'idée d'une exposition universelle à Rome fait aussi son chemin au-delà des Alpes. Le journal *la Ligne de la démocratie* publie à ce sujet une intéressante lettre de monsieur Alexandre Castellani. «Les commissaires des grandes expositions, écrit-il, les exposants, les savants, les hommes éminents, que j'ai partout retrouvés à leur poste des deux côtés de l'Atlantique, m'ont constamment manifesté le plus vif désir de pouvoir par leurs concours, honorer l'Italie dans sa capitale».

Nous ne pouvons pour notre part qu'applaudir, en voyant nos amis d'Italie diriger leurs préoccupations et leurs efforts vers la réalisation de ces grandes œuvres de la paix et du véritable progrès.

La compagnie Paris-Lyon-Méditerranée vient, à titre d'essai, de transformer quelques voitures de première classe, au moyen desquelles elle étudie un nouveau système de suspension.

Ces voitures se composent de deux compartiments: d'un coupé-lit et d'un compartiment fauteuils-lits; le confortable qui résulte de cette nouvelle modification ne laisse rien à désirer.

Le compartiment fauteuils-lits a été surtout l'objet d'une attention toute spéciale. Comme dans les voitures actuelles, il existe trois fauteuils; mais ceux-ci, au lieu d'être tirés pour l'installation pendant la nuit, peuvent se rabattre à volonté et sont disposés de telle façon qu'ils ont l'aspect et le bien-être d'un véritable lit; il sont en outre accompagnés d'un petit coussin.

Dans le milieu du compartiment se trouve un water-closet.

Pour ce qui est du nouveau système de suspension, voici en quoi il consiste:

L'écartement entre chaque couple de roues est espacé d'environ 12 à 13 centimètres de plus que dans les voitures en usage, de sorte que les ressorts sont relativement plus longs; à l'extrémité de chacun d'eux sont adaptés des

bouffelets en caoutchouc qui se rapprochent au fur et à mesure que la pression augmente; une fois la voiture complète, ils agissent l'un sur l'autre en sens contraire et adoucissent ainsi les secousses occasionnées par la trépidation du train.

Deux de ces voitures viennent de circuler entre Marseille et Paris; elles étaient accompagnées d'un ingénieur chargé d'étudier les avantages que ce système peut offrir. Si les résultats sont favorables, il est à présumer que la Compagnie en profitera pour commencer la transformation du matériel des premières classes.

\* \*

La même Compagnie vient de faire, par son bureau des études, une application industrielle de la lumière électrique: il s'agit de la reproduction des dessins.

On sait que M. Marion est inventeur de la reproduction héliographique au moyen, non pas de la lumière, mais des rayons mêmes du soleil. M. Wenger a eu l'idée de se servir pour les mêmes reproductions de la lumière électrique. Il est arrivé à créer un atelier qui fournit 20 reproductions par jour.

Le matériel électrique de cet atelier est fort simple. Il consiste dans un couple de machines Gramme alimentant deux lampes Serrin. L'impression est faite au bout de 20 minutes.

Il résulte de cette application que les ateliers qui possèdent des machines Gramme pour leur éclairage peuvent, presque sans frais, les utiliser pendant le jour pour la reproduction héliographique des calques.

Les journaux anglais mentionnent un curieux emploi du téléphone. Cet instrument a servi à une partie d'échecs entre Bringthon et Chichester. Les joueurs étaient assis dedans les cercles de ces villes, et ils ont pu faire plusieurs parties aussi facilement que s'ils étaient réunis dans la même pièce. La distance est dix lieues,

Par suite d'une convention passée entre la France et l'Espagne, la taxe des télégrammes ordinaires échangées est fixée uniformément, et par mots, à 25 centimes.

Cette taxe sera réduite à 20 centimes par mots, dès que les administrations française et espagnole auront constaté, d'un commun accord, une augmentation de 20 0/0 dans les recettes afférentes au trafic entre la France et l'Espagne, comparativement au revenu de l'année 1876.

## LETTRE TROUVÉE DANS UN WAGON

(SUITE)

Ouf! J'y suis. Que de cahots! que de poussière! que de bruit de ferraille pendant douze heures qu'a duré ce long voyage, que j'aurai pu accoupler en chemin de fer, c'est vrai, mais d'une façon bien moins pittoresque!

Je t'ai laissé dans ma dernière lettre au moment où le mayoral me tirait vers son véhicule, tandis que je me cramponnais à l'espoir de revoir le magestueux hotelier et ma monnaie. Chimérique espérance, mon ami, dont j'ai dû

faire mon deuil avec une rageuse philosophie, digne d'un voyageur dans l'ancienne patrie des fatalistes arabes!

Si j'étais un géographe austère, ou seulement un voyageur consciencieux, je te ferai une description bien détaillée de Bilbao, où je viens d'arriver plus qu'éreinté. Je conterais les églises, les maisons, les pavés; je te dirais que les habitants y sont de moyenne taille, blonds ou bruns. Mais cela ne t'avancerait à rien et m'ennuierait.

A peine débarqué de la diligence, et sans avoir seulement le temps de me dégourder les jambes, je fus assailli, c'est le mot, autant par messieurs les douaniers que par les honorables commissionnaires ou porteurs de bagages qu'ils vous arrachent des mains. Quel dialogue j'eus avec tous ces gens là! Que de fureur! Car me figurant qu'en parlant fort, ils me comprendraient mieux, je criais comme un sourd, dans le bureau de la douane où gisaient pêle mèle mes infortunés pantalons sortis de ma malle éventrée, à coté de marchandises de toutes sortes. Enfin tout se calma peu à peu, les commissionnaires, qui s'étaient emparés chacun d'un objet particulier, se décidèrent à prendre une direction commune, et je fus accompagné triomphalement jusqu'à l'hôtel *Antonia* par une troupe d'individus que je laissai aux prises avec les domestiques de la *fonda*.

S'asseoir sur un fauteuil, quel luxe! Quelle jouissance parler à un être qui vous comprend sans gestes ni contorsions! Quelle douce satisfaction! Il me semblait que je renaissais à la vie, et sans l'horrible fatigue qui me coupait les jambes, j'aurais cru avoir rêvé, ce que j'espère faire bientôt, avec ta permission.

Bilbao, à cinq heures du soir, est une grande ville, animée, propre, et qui pour certes paraît très gaie. Si ce n'était le baragouin incompréhensible des naturels de l'endroit, on se croirait dans une ville de France de second ordre.

Bâtie sur les bords d'un torrent, qui se change en rivière à un kilomètre au dessus des faubourgs et en fleuve un peu plus bas, Bilbao est célèbre par la valeur militaire de ses habitants. Plusieurs fois la ville fut prise et reprise par les français et presque par les carlistes, mais vainqueurs ou vaincus payèrent bien cher leur audace.

N'espères pas cependant que je vais te faire un résumé historique, même très court des événements politiques du pays.

Je viens de diner, moitié à la française, moitié à la espagnole, et l'on m'a servi d'un plat bizarre où les choses les plus étranges se trouvaient réunies. Ma foi, en dépit de Boileau et de son sonnet célèbre, qui me revenait je ne sais pourquoi à l'esprit, j'ai mangé comme quatre, sans m'arrêter à la forme ni à la composition des mets, et me suis rattrapé copieusement de mon couteux *coricoco* de l'après-midi... Je suis déjà espagnol, puisque j'ai mangé du *cocido*; encore une épreuve ou deux et j'aurai droit à la naturalisation, bien sûr.

Ici comme en Corse, tout le monde est noble et plus ou moins parent d'un monsieur plus ou moins empereur ou demi-dieu. Mais ces gens sont d'une amabilité inconnue même en Écosse, comme dit la chanson. Voilà deux heures que je suis arrivé et tout le monde m'appelle déjà par mon petit nom. C'est charmant, si ma note n'a pas à souffrir plus tard de cette douce familiarité, qui, je t'assure, n'est pas sans charmes, surtout si celle qui vous parle est jolie.

Je rentre de la promenade située sur le bord de la rivière, où les novios se racontent bien bas et bien mystérieu-

sement au son d'une excellente musique militaire ces mille petits riens de l'amour, toujours nouveaux et pourtant vieux comme l'amour, c'est-à-dire, comme le monde.

L'Espagne est bien le pays de l'amour. Ses femmes y sont belles, son ciel toujours bleu et son vin généreux.

Sur ce, bonsoir, mon cher ami.

Quel plaisir de voyager, quand on est au coin de feu! L'esprit perdu dans les rêves bleus, comme la petite flamme du foyer, ou la tête sur un oreiller bien doux et bien blanc, comme en ce moment, ton serviteur et ami qui te serre la main, par l'intermédiaire d'une demi-douzaine de facteurs ruraux.

L. D.

---

## SECTION LITTÉRAIRE

---

### SECRET DE DIEU

Grande voix de la mer, voix qui hurle et qui gronde,  
Je ne sais, quand j'atteins ces môles chevelus,  
D'où vient qu'en t'écoutant, désolée et profonde,  
Je songe à ceux qui ne sont plus!

L'éternité! la mer! insondables abîmes!  
Nos amis sont partis vers des bords étrangers,  
Et nul ne nous dira si ce sont des victimes,  
Ou seulement des passagers!

Le vent, le vent parfois, comme une mère en larmes,  
Sanglotte, et je perçois, dans ce bruit permanent,  
Deux suprêmes accords: de l'horreur et des charmes;  
Mais pas un cri de revenant.

Où sont-ils? Qui pourra sonder le phénomène?  
L'être ne périt pas au delà des adieux...  
Où tend dans l'infini la destinée humaine,  
Et quelle est l'énigme des cieux?

Peut-être que les flots, et les vents, et les treilles,  
Brament avec les morts des mots capricieux,  
Et que pour tout saisir, c'est peu de nos oreilles,  
Et pour tout voir, peu de nos yeux.

Peut-être que le corps qui renie ou qui tue,  
Rapatriant son âme au corps universel,  
Tantôt renaît sapin, tantôt devient statue,  
Incarné dans l'arbre et le sel...

Sapin: pour que la foudre, épongeant son feuillage,  
Venge le sang d'hier par le feu d'aujourd'hui;  
Statue: afin qu'un jour, pulvérisé par l'âge,  
Tout se pulvérise avec lui.

Qui sait, qui peut savoir si ces grands réverbères  
Qui tournent dans l'azur, glorieux ou mauvais,  
Ne nous attendent pas, châtement des Tibères,  
Ou récompense des Servets!

Serait-ce que, n'ayant qu'un but et qu'une envie,  
Notre chair est la roue, et notre âme l'essieu,  
Véhicule poussé de la mort à la vie,  
Et cahottant du ver à Dieu!

O splendeur! O néant! De la chair ou de l'âme,  
Du règne fluïdique ou du règne animal,  
Des vivants ou des morts, quelle est l'ombre ou la flamme?  
Quel monde est le monde normal?

.....

Au vieux chêne, au vallon privé de sa parure,  
A cet astre, passant qui, dans l'immensité,  
Porte à son front d'albâtre une large échancrure  
Et nous regarde épouvanté;

A la voile qui passe, anguleuse figure;  
Au souple goëland, compagnon du nocher,  
Dont l'aile ne craint rien, mesurant l'envergure  
De la croix de fer du clocher;

A ces marbres poreux qui seront des statues  
Quand nous serons des morts; à la foudre, à l'éclair;  
A ces tours qui, la nuit, drapent demi-vêtues  
Leur manteau de spectre dans l'air;

Au gouffre que je hais, à l'espace que j'aime;  
A l'écho qui s'endort comme un lointain adieu,  
Je demande, assombri, la clef du grand problème;  
Tout me répond: «Secret de Dieu!»

BAZEN-DESRUÉS.

Biarritz, novembre 1875.

## VARIÉTÉS

### UN VOYAGE A L'ALHAMBRA.

(Suite.)

#### Cinquième lettre.

Les stalactites, le bel ornement des grottes les plus pittoresques, y sont donc employées d'une façon admirable, à la porte des appartements, sous les coupes, aux impostes, sur les franges, partout enfin où le permet le bon goût d'une architecture superbe.

Cette lumière vague qui règne dans les voluptueux cabinets, cette profusion des jets d'eau, ces toits élevés en coupole, tout rappelle à l'imagination du touriste les charmes d'une grotte enchantée.

L'analogie y est parfaite. Voyez ces arcades en crête, qui ne sont qu'une imitation de la cinte capricieuse des rochers; voyez les arabesques des murs semblables aux magnifiques tapis formés par la mousse; voyez ces dômes qui nous représentent les concrétions pierreuses de la grotte.

Comparez cette pâle lumière à celle que les fentes du rocher laisse à peine parvenir; comparez ces arcades aux entrelacements bizarres des cavités souterraines, et dites-moi si ces jets d'eau ne sont pas la copie des sources limpides que la nature nous offre.

Mais, pourquoi aura-t-on banni ce genre d'architecture qui vint réaliser un grand sentiment de l'humanité?

Est-ce que cela ne te chagrine pas, mon ami? Que veulent dire ces maisons de plaisance, ces *quintas* construites suivant les règles sévères du gréco-romain, quand le genre arabe pourrait nous donner des constructions tout-à-fait en harmonie avec l'objet qu'elles représentent?

Pourquoi n'écrira-t-on pas sur les bâtiments des arabes, presque en ruine, non pour nous en faire des descriptions ennuyeuses; mais pour ressusciter cette architecture superbe?

Le sentiment de l'art, méconnu de nos jours, l'oubli de cette idée sublime dont Dieu se servit pour donner une forme à la beauté, est ce qui m'a fait prendre la plume pour me plaindre à un ami, moi, pauvre touriste, de la perte d'un monument qui

fait toujours mon délire. La grande restauration à faire serait sans doute l'assimilation de cette architecture dans nos mœurs, dans notre société qui fait d'ailleurs parade de sa tendance généralisatrice.

Ne disons pas que chaque époque a son caractère essentiel, le caractère qui lui est propre, et que par conséquent la manifestation esthétique qui disparaît ne peut être qu'un cadavre dans l'histoire de l'art. Non. Si les trois grands sentiments sociaux, dont je t'ai parlé, existent encore, ne doivent-ils pas avoir toujours leur réalisation architectonique?

#### Sixième lettre

LES BOIS DE L'ALHAMBRA

Mon cher ami,

Le lendemain de mon arrivée à la ville, un des garçons de l'hôtel me donna une carte où l'on lisait:

JOSÉ GIMENEZ SON OF MATEO  
GUIDE TO WASHINGTON IRVING

Ce José Gimenez exploitait le patriotisme des anglais, se disant fils du *cicerone* de ce fameux Irving, l'auteur des *Contes de l'Alhambra*, qui consacre les plus doux souvenirs à ces lieux enchantés.

Je ne veux pas de *ciceroni*. J'aime mieux visiter seul les monuments; la solitude a toujours pour moi un nouveau charme: la méditation permet alors d'établir un contact plus intime entre le voyageur et le monument qu'il étudie. Mais, je ne sais par quel hasard, Gimenez prit pour cette fois à cœur de ne point m'abandonner à mes préjugés.

Me voilà donc, à six heures du matin et malgré ma paresse, sur la route de l'Alhambra.

Il me fallait traverser la ville. J'examinais ces lieux pleins de souvenirs poétiques. La place de *Bib-Rambla*, témoin des anciennes joûtes, des anciens tournois où les rivalités des célèbres partis de Grenade changèrent bien souvent les cannes en lances... La rue du *Zacatin* où les plus riches produits de l'Orient étaient autrefois enmagasinés. La *Cuesta de Gomeles* qui prit son nom d'une des fameuses tribus arabes. Et plus loin, la *Porte des grenades*, monument moderne, incrusté du temps de Charles-Quint dans un lambeau de vieille muraille, est la seule entrée aux bois mystérieux de l'Alhambra.

Ah, mon ami! le plus beau charme des ruines arabes, renfermées dans cette ceinture de vieilles murailles, est dû à la gradation harmonique qui s'empare de l'esprit du voyageur et l'absorbe, au moyen de cette forêt fantastique, avant même qu'il puisse arriver au coteau sur lequel s'élève l'Alcazar.

Qu'il est beau de parcourir ces allées de peupliers gigantesques dont les branches entrelacées forment une voûte immense où les rayons du soleil ne pénètrent jamais! De petits ruisseaux coulent avec impétuosité de toute part, et le doux murmure de ces eaux, qui sortent des palais enchantés, se mêle au gazouillement des oiseaux qui cherchent la fraîcheur sous le ramage... La pente du terrain est rapide, et la clairière présente le panorama magnifique des tours vermoulues de l'Alcazar à travers la futaie... Et, sous cette impression, notre esprit est plein des souvenirs de l'histoire, plein des romans et des aventures amoureuses dont ces vergers délicieux furent autrefois le théâtre.

(La suite au prochain numéro.)



## M. LE MARQUIS DE FONTANGES.

(Suite)

Jamais la voix de M. de Fontanges ne s'était élevée pour flétrir une réputation ou condamner une faute. Il pardonnait à ses ennemis dès qu'il les voyait malheureux, et tendait sa bourse à leur misère. Le marquis était riche et garçon, deux qualités précieuses au temps où il vivait.

—Comment ne se marie-t-il pas? demandait-on.

—Y pensez-vous! un rêveur qui ne sait jamais ce qu'il fait!

—Raison de plus; qu'il se marie, cela le formera...

M. de Fontanges avait pour oncle le marquis de Nionne, auquel il avait voué, depuis son enfance, un attachement filial.

Le vieux marquis avait un caractère quinquex, atrabilaire, et, malgré ses quatre-vingts ans, un entêtement mêlé de malices et de subterfuges devant lequel toutes les volontés fléchissaient.

Quand son neveu voulait lui résister, il criait à *tue-tête* qu'il allait mourir suffoqué, ce qui mettait sur-le-champ les parties d'accord, et le rusé vieillard comptait avec orgueil les victoires qu'il obtenait de la sorte.

—Moi seul ai raison de ce grand extravagant, disait M. de Nionne en parlant de son neveu; allez voir un peu s'il rêve lorsque je suis là.

Le fait est que la voix aigre du marquis eût réveillé un sourd endormi.

Un soir, M. de Fontanges, en rentrant à son hôtel, trouva son oncle mollement assis dans une bergère, les mains passées dans sa fine douillette.

—Enfin, vous voilà, monsieur, c'est bien heureux, s'exclama le marquis. Il y a trois heures que je vous attends... Je rentrerai à l'hôtel de Nionne à une jolie heure, et cela grâce à vous. Vous verrez que l'on me prendra pour un libertin, un coureur, tandis que vous êtes seul coupable.

—Et de quoi, s'il vous plaît.

—De faire attendre votre oncle, monsieur. Mais laissons cela, car s'il fallait passer en revue toutes vos sottises, on n'en finirait point. Or ça, monsieur mon neveu, savez-vous ce qui m'amène?

—Ma foi, non.

—Eh bien! je vais vous l'apprendre; je vous marie, mon cher.

M. de Fontanges fit un saut sur sa chaise, quitta son air rêveur, et regardant son oncle avec effroi,

—Qu'est-ce que vous avez dit? lui demanda-t-il.

—Je vous marie... est-ce clair?

—Vous rêvez, mon oncle.

—Comment, monsieur, vous avez l'impertinence de me dire ces choses-là en face?

—Est-ce qu'on marie les gens sans leur permission?

—Je dis, monsieur, que je vous marie, et uniquement parce que je le veux...

—Et à qui, s'il vous plaît?

—A une personne charmante.

—Bah! toutes les femmes sont charmantes quand il s'agit de les faire épouser... et le lendemain de leurs noces les maris sont des sots.

—Taisez-vous, monsieur.

—Pas avant de vous avoir demandé le nom de celle que vous me destinez...

—C'est la fille d'un de mes bons amis.

—Que je ne connais pas, sans doute?

—Que vous connaissez, monsieur.

—Et qui s'appelle?

—Le vicomte de Sesmaison.

—Ah! nous y voilà... un original.

—Il vous sied bien d'en médire, vous qui passez pour fou.

—Est-ce à cause de cela que M. de Sesmaisons m'a choisi pour gendre?

—C'est moi, monsieur, qui lui ai parlé de vous.

—Je ne vous en fais pas mon compliment.

—Je lui ai donné ma parole; ma parole, entendez-vous?

—Ce n'est pas ce que vous avez fait de mieux.

—Et vous épouserez mademoiselle de Sesmaisons.

—Ah! c'est ce que nous verrons!

—Vous l'épouserez, vous dis-je.

—Non, mon oncle.

—Si, monsieur.

—Encore une fois, non.

—Et pourquoi, monsieur?

—Parce que je déteste le mariage.

—Mademoiselle de Sesmaisons vous apprendra à l'aimer.

—Elle m'apprendrait à le haïr.

—Taisez-vous, malheureux! s'écria M. de Nionne en se levant brusquement, le regard étincelant de colère. Est-ce bien à moi que vous osez parler ainsi?

—Oui, c'est à vous. A la fin, je me lasse de tyranniser ceux qui m'entourent et de me laisser tyranniser par vous. Criez, pestez tant qu'il vous plaira, mais je veux que le diable m'emporte et me fasse rôtir tout vif si je me marie malgré moi!

—Ah! je me meurs, je me meurs, murmura M. de Nionne en se laissant couler sur son fauteuil; vous me tuez, monsieur... Dieu vous pardonne votre conduite... Et le marquis se mit à suffoquer.

—J'étouffe... j'étouffe... de l'air... répétait-il d'une voix éteinte.

M. Fontanges perdait peu à peu son énergie à la vue des douleurs réelles ou feintes de son oncle... et agitait toutes les sonnettes en demandant du secours.

—Après tout, se dit-il en reprenant son air rêveur, ici-bas tout le monde se marie, qu'on ait tort ou raison... Et, d'ailleurs, qui m'empêchera de quitter ma femme le lendemain de mes noces?

Le malin vieillard se lamentait toujours.

(La suite au prochain numéro)

## MÉLANGES

A propos de la démonétisation des pièces italiennes et pontificales.

Deux pauvres diables en haillons se rencontrent, boulevard de Batignolles.

—Est-ce que ça vous fait quelque chose, à vous, dit-l'un, la démonétisation des pièces?

—Ma foi, non, répond l'autre; je n'ai jamais eu des pièces qu'aux coudes.

\* \* \*

Entre sergents de ville:

—C'est étonnant, brigadier... toutes les professions, tous les métiers on leurs patrons dont ils célèbrent la fête; et nous autres, ça nous manque complètement.

—Que vous faites erreur, subséquemment! Nous avons pour patron le nommé Josué, qui arrêta le soleil... En connaissez-vous beaucoup dans notre corporation qui en feraient autant?

\* \*

Le facteur vient demander ses étrennes.

—Comment des étrennes, et pourquoi?

—Mais, Monsieur, je vous apporte vos lettres trois fois par jour.

—La belle affaire, puisque c'est sur votre chemin.

\* \*

—Maman, qu'est-ce que c'est qu'un ange?

—Un ange, c'est un enfant qui a des ailes qui volent.

—Mais, maman, pourquoi alors papa appelle-t-il ma gouvernante «mon cher ange», puisqu'elle n'a pas d'ailes?

—Cela ne l'empêchera pas de prendre son vol à l'instant, continue la mère sans autre explication.

\* \*

On parlait devant notre confrère C..., rapporte Le Voltaire, de la proposition de M. Naquet relative au rétablissement du divorce et des chances qu'elle paraît avoir d'être adoptée par le Parlement.

—Toujours des demi-mesures! s'écria C... Il ne s'agit pas seulement de rétablir le divorce, il faut encore supprimer les belles-mères!...

\* \*

## L'IMMORTELE

(GNAPHALE JAUNE)

Les souvenirs de l'amitié reconnaissante ne s'effacent jamais.

S. DE A.

### A MONSIEUR EUGENE CAPURAN

O toi que l'amitié fidèle  
Réclame pour son attribut,  
Fleur simple et durable comme elle,  
Présides aux accords de mon luth.  
Symbole heureux de la constance.  
Quand je te chante inspire-moi;  
Et puissent pour ma récompense,  
Durer mes vers autant que toi!  
L'automne a fin: dans nos vallées  
L'hiver ramène les frimas:  
Déjà les grâces désolées  
Ont cessé d'y porter leurs pas.  
En nous quittant, Flore te laisse  
Pour nous consoler des beaux jours:  
Ainsi quelquefois la vieillesse  
Dérobe une fleur aux amours.

CHEVALIER D'ARTHOL.

## LE COALTAR SAPONINÉ LE BEUF

(Suite)

PROPRIÉTÉS DU COALTAR SAPONINÉ

La plupart des désinfectants sont en même temps des agens plus ou moins irritants. Il n'en est qu'un peut-être parmi les antiseptiques, dont l'efficacité n'est pas douteuse, qui fasse exception à cette règle générale: c'est le *Coaltar Saponiné*. (*Du Traitement des Plaies en général*, par le Dr. Louis Beau, médecin en chef de la marine, professeur à l'Ecole de médecine navale de Toulon, p. 43.—J.-B. Ballière et fils, Paris, 1873.)

L'*Emulsion du Coaltar par la Saponine*, indiquée par M. Le Beuf, pharmacien à Bayonne, a donné un produit bien dosé, très-stable, pouvant être mélangé à l'eau dans toutes proportions et, grâce à la *Saponine*, tenant les plaies dans un état d'exquise propreté. Son action est plus soutenue que celle des solutions phéniquées, etc. (*Pratique journalière de la Chirurgie*, par Ad. Richard, chirurgien des hôpitaux, professeur agrégé à la Faculté de Médecine de Paris (1868).

Le professeur Gratiolet, J. Lemaire et Ferd. Le Beuf ont démontré par de nombreuses expériences (1) que le Coaltar Saponiné était un désinfectant, un anti-putride des plus énergiques, qu'il empêchait la fermentation du sucre sous l'influence du levain, la putréfaction de la viande, de l'urine, etc.

C'est à sa propriété toxique sur les germes et les infusoires que le Coaltar doit de prévenir et d'arrêter les fermentations et la putréfaction. (Dr. J. Lemaire, *Du Coaltar Saponiné*, p. 89.)

Tous les foyers de suppuration et de sécrétion fétides, quelle que soit leur origine, sont désinfectés par le Coaltar Saponiné. Il déterge et nettoie, en outre, les surfaces ulcérées, ramène les plaies dans les limites de l'état normal et favorise leur cicatrisation.

Durant les quinze années qui se sont écoulées depuis les premières expériences, un grand nombre de médecins ont retiré de l'emploi de cet anti-septique, des avantages sérieux dans un grand nombre de cas: dans le traitement des plaies contuses, des cancers ulcérés, des plaies d'amputation, des phlegmons diffus avec décollement de la peau, des gangrènes traumatiques ou spontanées, dans la diphtérie des plaies ou du pharynx, dans la vaginite, etc. Employé en injections dans les foyers de suppuration putride, dans les cavités des abcès par congestion, dans les trajets fistuleux, il modifie favorablement les surfaces sécrétantes et en facilite le bourgeonnement, etc., etc.

Il est aujourd'hui démontré que l'emploi du Coaltar Saponiné, dans le pansement des plaies, diminue dans une grande proportion les chances d'intoxication traumatique grave.

Le Dr. Beau, professeur de clinique chirurgicale à l'Ecole de médecine de Toulon, dit à ce sujet, que l'*angioleucite* et l'*érysipèle* sont extrêmement rares dans les salles d'opérés pansés au Coaltar Saponiné, et qu'il a pu constater la *disparition complète de ces épidémies* qui, dans certains hôpitaux, rendent, pendant longtemps, toute opération presque absolument impossible; et il ajoute que les accidents dus à l'*infection putride* sont aussi plus rares et surtout moins dangereux, lorsque les plaies sont traitées par ce mode de pansement. (*Du Traitement des plaies*, p. 92 et 93).

CHEVALIER D'ARTHOL.

(La suite au prochain numéro)

(1) *Du Coaltar Saponiné* et de ses applications à l'hygiène, à la thérapeutique et à l'histoire naturelle, par le Dr. J. Lemaire, p. 15, 71 et suivantes. Paris, Germier-Baillières, 1869.

## ANNONCES ET AVIS DIVERS

Fermiers exclusifs d'annonces pour l'Allemagne, la France, la Belgique, la Hollande, l'Angleterre, l'Autriche-Hongrie et la Suisse, Messieurs **G. L. Daube et Cie.**, *Compagnie générale de publicité à Paris.*

MEDAILLE D'OR A L'EXPOSITION INTERNATIONALE DE 1875

**RIKKERS** CONSTRUCTEUR A SAINT DENIS (SEINE)

11, RUE PETIT, 11,

MACHINES A VAPEUR PORTATIVES

DE 1 A 20 CHEVAUX

MONTES SUR SOCLE BATI ISOLATEUR

MACHINES COMPLETEMENT ENVELOPÉES ET ABSOLUMENT INDÉPENDANTES  
DE LA CHAUDIERE

Ces machines d'une grande régularité de marche, d'une stabilité absolue, occupent l'emplacement le plus restreint. **Conduite facile.** Elles arrivent toutes montées et prêtes à fonctionner, **garanties de tout vice de construction** et essayées avant livraison.

OS LUSIADAS DE LOUIS DE CAMOENS

LES PORTUGAIS

TEXTE PORTUGAIS AVEC LA TRADUCTION ESPAGNOLE EN REGARD  
ET LES COMMENTAIRES

Belle édition in folio, avec portrait: 8 francs

S'ADRESSER A L'ADMINISTRATION DU GAZETIN DE MADRID

LENTILLE

soupe à la lentille, biscuits, pudings et omelettes à la lentille. Propriétaires de cette délicieuse composition: James et C., 21, Cardington-st, Hampstead nd. N. W.

GRAN HOTEL  
DE ESPAÑA Y AMÉRICA  
ESPECIALIDAD PARA FAMILIAS  
Y ECONOMICO

56, RUE LAFAYETTE, 56  
PARIS

PLUS D'EXPLOSIONS

avec la nouvelle lampe française brûlant sans odeur l'essence minée ou le pétrole. Seul dépôt 68, rue de l'Hôtel de Ville, Lyon.

HOTEL DE CASTILLE ET LUXEMBOURG.

TENU PAR M. PARERA.—MARSEILLE  
120 chambres depuis 3 francs.  
Angle-rues Saint Ferreol et Jeune Anacharsis.

## MAGNIFIQUE GALERIE DE GRAVURES

LA PREMIERE DE L'ESPAGNE

CONTENANT PLUS DE 3.500 PORTRAITS DE TOUS LES PERSONNAGES CELEBRES.

IL Y A PLUSIEURS COLLECTIONS COMPLETES. EN VOICI LE DETAIL:

Les Rois d'Espagne, depuis Ataulphe jusqu'à Charles II. Edition très rare, publiée à Bruxelles.

Les Rois Bourbons, depuis Philippe V, jusqu'à Alphonse XII.

Les personnages de la Révolution française, depuis Mirabeau, Philippe d'Orléans (Egalité), copies des tableaux de la galerie de Versailles.

Les peintres, les sculpteurs et les architectes les plus notables de l'Europe, depuis le siècle XII jusqu'au siècle XVIII.

Les grands personnages de l'Europe pendant le règne de Louis IX et de Charles VIII de France.

Les Apôtres, selon les grands tableaux du musée de Florence.

Les Papes depuis Saint, Pierre jusqu'à Pie IX. Exemplaire très rare.

Les Empereurs de Rome au nombre de 165, depuis Jules César jusqu'à Joseph II.

Les rois d'Italie sous le joug des barbares, depuis Alaric, roi des visigoths jusqu'à Rotaris, VII<sup>e</sup> roi des lombards.

Les Grands-Maîtres de l'ordre de Malte, depuis Fr. Gérard

Tum, le fondateur, jusqu'à Fr. Antonio Manuel Villena, et 4 portraits d'hommes célèbres dans cet ordre.

Les rois de Portugal.

Les cardinaux du sacré Collège romain, du temps d'Alexandre VII.

Les plus notables portraits de la maison de Nassau.

Collections incomplètes:

Les personnages de l'Europe pendant le règne de Louis IX (1498) et de Charles VIII (1493) de France. Publication du Comte de Comines.

Les rois et les princes de l'Europe.

Les seigneurs de Biscaye.

Les députés de l'Espagne à l'Assemblée Constituante de 1854.

Les espagnols militaires du siècle XIX.

Les évêques et les archevêques.

Les individus de l'Assemblée française de 1848.

Enfin un grand nombre de portraits célèbres, détachés.

S'ADRESSER POUR L'ACHAT AU BUREAU DU GAZETIN DE MADRID.

MADRID  
1880